

Véronique Copetti

APPEL SUR BALLE MORTE

Mon Petit Éditeur

Retrouvez notre catalogue sur le site de Mon Petit Éditeur :

<http://www.monpetitediteur.com>

Ce texte publié par Mon Petit Éditeur est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Mon Petit Éditeur
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France

IDDN.FR.010.0119500.000.R.P.2014.030.31500

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication par Mon Petit Éditeur en 2014

Prologue

Le soleil ne désarmait pas.

On était en juillet et une chaleur orageuse les avait poussés jusqu'au lac. Philippe connaissait un endroit tranquille au bord de l'eau, un bout d'herbe flanqué d'une cabane qui tenait encore debout par la grâce de quelques clous rouillés.

— C'était au vieux Riboud, cracha-t-il. C'est là qu'il amenait les femmes mariées.

Son visage se tordit en une grimace salace et il déboutonna son pantalon.

— Pissons aux amours mortes !

Ses camarades ricanèrent en baissant leur braguette.

Mais la chaleur était forte et l'urine rare.

Ils restèrent silencieux, les bras le long du corps, le regard perdu dans les murs vermoulus.

Ils pensaient aux filles, à leurs bouches dans lesquelles ils désiraient enfoncer leur langue, à leurs seins qui commençaient à poindre et qu'ils rêvaient de pétrir de leurs doigts écorchés aux ongles sales, et à rien d'autre car ils étaient trop jeunes pour imaginer plus.

En fait, ils pensaient à Christine mais aucun ne l'aurait avoué.

Quant au plus petit, il scrutait les taillis. On ne sait jamais : imagine qu'une vipère en sorte et vienne se chauffer sur les pierres plates, celles qui se trouvaient justement devant lui. Il regrettait de ne pas avoir amené de bocal.

APPEL SUR BALLE MORTE

Frédéric soupira. Cela faisait douze jours que les vacances avaient commencé et ils s'emmerdaient ferme.

— Le père Riboud, il a cassé sa pipe cet hiver et à mon avis, cela faisait un moment qu'il ne touchait plus aux femmes.

— Sûr, il ne devait même plus se toucher lui-même !

Les garçons éclatèrent de rire sauf Fabrice qui tira le tee-shirt de son frère.

— Pourquoi vous riez ?

— Toi, le mioche, répondit Franck avant que Bernard n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, essuie la morve qui sort de ton nez et écrase-toi.

— Très drôle, très très drôle.

— Tais-toi, chuchota Bernard.

Il s'était penché vers son frère.

— Ne te fais pas remarquer.

La chaleur pesait si fort sur eux qu'ils se seraient crus devant les fourneaux de l'usine. À part, qu'à l'usine, il suffisait de sortir de la fonderie pour échapper à la fournaise.

Franck passa la main sur son visage pour en essuyer la sueur puis se tourna vers Bernard.

— Pourquoi il faut toujours que tu nous ramènes ton frère ?

Fabrice serra les poings.

— Si t'es pas content, t'as qu'à te barrer !

Philippe releva la tête.

— Dis donc, le merdeux...

— Ouais, le merdeux... renchérit Frédéric.

— Tu veux faire la loi ?

Le ton de Franck n'avait rien d'amical.

Bernard avala sa salive. Il fallait qu'il intervienne, il le sentait confusément et en éprouvait de la répugnance.

Dans un premier temps, il opta simplement pour un pas en avant.

Il les regarda avec un grand sourire frémissant et leva devant lui l'imposante branche morte qu'il venait de ramasser.

— Heu... les gars, cette cabane ne sert plus à rien maintenant, non ?

Il frappa de toutes ses forces contre un des murs. Le bâton vola en éclat.

— T'es con, il faut quelque chose de plus solide.

Philippe donna un coup de pied dans la porte, le verrou sauta.

Ils s'engouffrèrent dans la cabane. Franck s'empara d'une barre de fer qui servait d'étau, les autres usèrent de leurs pieds.

Fabrice avait enlevé ses chaussures et jouait dans le lac, de l'eau jusqu'à mi-cuisse. Il avait emporté son bateau, un voilier en plastique que lui avait offert son parrain qui se rappelait de son existence de façon sporadique. Autant l'avouer, c'était son unique cadeau.

La cabane fut rapidement démantibulée pour se retrouver en pièces, morceaux, voire poudre, et sans la chaleur accablante, ils en auraient certainement fait un feu de joie.

Les garçons couverts de sueur et de poussière plongèrent dans le lac.

Fabrice en profita pour sortir de l'eau et s'approcher des ruines. Son bateau coincé sous le bras, il examina d'un œil avisé le tas de planches brisées, de clous rouillés et de verres brisés.

— Chouette, une vraie mine pour mon chantier naval.

Et il entreprit de choisir les meilleures pièces pour son port militaire et merde pour la marine des soldats qui n'était plus à voile depuis plus d'un siècle.

Il en oublia les autres.

Franck, Bernard et Philippe nageaient à la suite de Frédéric. Leur camarade avait découvert dans une anse cachée par la végétation, une barque à moitié immergée.

Les garçons entourèrent l'embarcation et unirent leurs forces pour la retourner.

— Tirons-la sur la berge !

— Elle n'a pas l'air abîmée.

APPEL SUR BALLE MORTE

— Quelqu'un voit des rames ?

Ils explorèrent sans succès les herbes hautes.

— On n'a qu'à récupérer les planches de la cabane.

— Bien vu, Bernard. Tu vois, quand tu veux, tu peux être utile.

À ces mots, Bernard fut à deux doigts de se tortiller de fierté. Il ne put toutefois, à son grand désarroi, empêcher le rouge de monter à ses joues. Il se détourna rapidement.

— Allez, on grimpe dans la barque et on retourne à la cabane.

Ils s'allongèrent à moitié sur le fond, à moitié sur les bancs en mauvais état et ramèrent avec leurs bras.

Fabrice les attendait les pieds dans l'eau.

— Vous étiez où ? Elle est à qui cette barque ?

— Pousse-toi le merdeux !

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites ? ! Arrêtez ! Laissez mon port !

Les grands étaient déjà remontés dans la barque.

— Attendez-moi ! hurla Fabrice.

Il ramassa son bateau et courut vers l'embarcation.

Bernard l'attrapa juste à temps. Fabrice avait trébuché pour finir sa course la tête dans l'eau. Refusant de lâcher son voilier, il buvait le lac à grandes gorgées crachotantes. Son frère le tira par son tee-shirt puis par son short avant de rouler avec lui au fond de la barque. Frédéric et Philippe, accrochés aux rebords, riaient à gorge déployée mais Franck leur lança un regard noir.

— Pour une fois qu'on allait être tranquille sans le merdeux.

L'excitation qui s'était emparée de Bernard lorsque Franck avait lâché son compliment disparut aussitôt. Une boule au creux de son ventre l'avait remplacée.

Le soleil les sécha vite et ils furent à nouveau accablés par la chaleur étouffante. Ils cessèrent de ramer. Allongés sur le dos, les mains dans l'eau, ils se laissèrent dériver.

Fabrice faisait naviguer son voilier à côté de la barque.

Franck se redressa et regarda d'un œil morne le paysage autour de lui.

— Je m'emmerde... Je m'emmerde... Je m'emmerde...

Le petit, lui, avait l'air de s'amuser. Il avait récupéré une des planches qui servaient de rames et poussait de temps en temps son bateau afin qu'il garde la même allure et la même direction que la barque.

— Je m'emmerde... Je m'emmerde... Je m'emmerde...

L'irritation engendrée par la chaleur piquait Franck comme s'il était tombé dans un buisson de ronces. Il la sentait rouler sous sa peau, monter jusqu'à ses yeux rougis, gonfler jusqu'à l'exaspération.

— Ça suffit !

Il attrapa sa planche, se pencha par-dessus Fabrice et repoussa le voilier.

— Réveillez-vous les gars ! cria-t-il. On rentre !

Les garçons se redressèrent, hébétés.

Bernard, encore englué dans la torpeur instillée par le soleil brûlant, regardait le voilier qui tanguait jusqu'à presque se coucher sur l'eau. Le bateau flottait à deux mètres de lui.

Fabrice agrippait les bras de Franck et hurlait.

Bernard essayait de réfléchir, sa tête bourdonnait. Il cligna des yeux.

— Ramez ! Mais ramez, putain ! ordonna Franck.

Alors Bernard se pencha, prit une planche et la plongea dans l'eau.

— Non ! Bernard !!! Mon voilier !

Fabrice avait sauté dans le lac.

Bernard se retourna.

— Le merdeux sait nager, non ? lança Franck en crachant dans l'eau.

Fabrice avait récupéré son jouet et, effectivement, suivait la barque. Peut-être avait-il quelques difficultés pour avancer, gêné par son voilier mais il ne criait plus et ne pleurait pas. Les sour-

APPEL SUR BALLE MORTE

cils froncés, habité par une rage qui le maintenait hors de l'eau, il nageait et sa brasse était vigoureuse.

Bernard se remit à ramer et les garçons entonnèrent un chant de marins qu'ils avaient appris à l'école.

— Plus vite ! Plus vite ! hurlait Franck.

Bernard

Bernard s'assit brutalement dans son lit.

— La lumière, Bernard ! Éteins cette putain de lampe !

Sa main tenait encore l'interrupteur, il pressa le bouton.

— Pardon, chérie, murmura-t-il à sa femme.

Quel idiot ! Pourquoi avait-il allumé ? Avec effroi, comme mordu par un serpent, il lâcha l'interrupteur et enfouit sa main sous les draps.

Le noir était revenu. Enfin, pas tout à fait, les deux radios-réveils diffusaient un halo rougeoyant. Il s'accrocha à cette lumière diffuse. Elle repoussait l'obscurité.

Les ténèbres.

Il avait encore fait ce cauchemar.

Le lit remua. Il n'eut pas besoin de tourner la tête. Il sentait sans le voir le dos de sa femme. Elle s'était déplacée, creusant l'écart entre leurs deux corps. Elle ne bougerait plus. Elle ferait semblant de dormir jusqu'à ce qu'il se lève.

Il respira profondément.

Les battements de son cœur décroissaient. La sueur qui avait mouillé sa veste de pyjama s'évacuait. Ses tremblements diminuaient.

« Tout redevient normal » se persuada-t-il.

Il fixait le plafond.

« C'est comme ça depuis vingt-trois ans. »

Il ne pouvait s'empêcher de mettre des chiffres partout.

Ce cauchemar était une sangsue accrochée à son âme, une foutue maladie chronique, un infâme cancer.

APPEL SUR BALLE MORTE

Vingt-trois ans, cela faisait huit mille trois cent quatre-vingt-quinze jours.

Parfois, le cauchemar le laissait tranquille quelques nuits, jamais plus d'une semaine.

Peut-être devrait-il faire semblant de dormir lui aussi. Ou alors calculer combien il y avait de secondes dans huit mille trois cent quatre-vingt-quinze jours.

Mais il le savait déjà.

Bernard soupira.

Il se leva et sortit de la chambre. L'odeur d'urine lui sauta à la gorge. Le chat avait pissé, comme chaque nuit, devant la porte d'entrée, au milieu des chaussures.

La journée redevenait cette somme d'événements habituels qui par leur répétition, surprenaient et rassuraient à la fois.

Il traversa le salon. Utiliser le couloir était plus court pour- tant il faisait ce crochet chaque matin. En passant devant le bureau dont sa femme avait choisi le décor imitation aulne, il marmonna : « Bonjour, Fabrice. »

Dans la cuisine, son doigt écrasa le bouton de la cafetière et il se laissa tomber lourdement sur sa chaise. Il redressa la tête. La fenêtre s'ouvrait sur d'autres immeubles, offrant un horizon peu soucieux des montagnes.

Ça lui plaisait de voir les appartements s'éveiller. Depuis le temps qu'il se levait à l'aube, il connaissait par cœur l'ordre d'apparition de ses voisins. C'était une partition que chaque journée jouait, et les fausses notes – un volet qui restait fermé, une lampe qui ne s'éclairait pas – captivaient son attention au point qu'il en arrivait à oublier ses tartines. De toute façon, il était incapable de les griller correctement.

Le chat sauta sur la table. Il le caressa distraitement. Il faisait l'inventaire des occupations qui l'aideraient à tuer le temps jusqu'à ce qu'arrive l'heure de partir au travail. Il opta pour un sudoku niveau diabolique.

À intervalles réguliers, il levait la tête pour vérifier la petite musique des appartements. Arrivé à la cinquième cuisine éclairée, il ferma son magazine et rangea son crayon à papier.

Il enleva son bol et sortit du lave-vaisselle celui de son épouse qu'il posa machinalement sur la nappe cirée.

Il ne savait pas si son fils déjeunerait.

Il coupa une fleur de l'un des rosiers qui s'alignaient sur le rebord du balcon. Dehors, l'air était tiède et sentait légèrement la poussière. Il plaça la rose dans un vase qu'il disposa entre le beurrier et le pot de confiture. Il recula et, satisfait, contempla la table en soupirant. Puis il retraversa le salon et lâcha : « À ce soir, Fabrice ».

Dans la salle de bain, il ne trouva pas sa brosse à dents. Il chercha longtemps. Enfin, il la débusqua sous une pile de serviettes.

Il fixa son visage dans la glace.

— Tu vieillis, mon pauvre Bernard, au point de perdre la mémoire.

Il se rasa puis regagna sa chambre. Avec des gestes précautionneux, il ouvrit la penderie, choisit une chemise propre et s'habilla. Il se pencha ensuite vers sa femme mais son corps se figea avant que ses lèvres touchent ses cheveux. Alors il lui envoya un baiser timide qui éclata dans la chambre avec un bruit ridicule.

Il attrapa son manteau, laça ses chaussures en fronçant le nez – le chat était un jeune mâle non castré – prit son porte-documents et ferma doucement la porte derrière lui.

Il descendit les escaliers sans un regard pour l'ascenseur. Il restait persuadé que maintenir sa forme était primordial pour éviter les ennuis. On ne savait jamais ce qui vous attendait au coin de la rue, un événement qui nécessiterait peut-être toutes les forces physiques qu'on avait sous la main, un drame où le muscle primerait sur la matière grise, un imprévu qui vous pousserait à vous enfuir à toutes jambes.

APPEL SUR BALLE MORTE

Au bas de l'escalier, il rencontra Mme Noilac, la veuve du sixième étage.

La partition continuait à se dérouler sans aucune dissonance.

— Vous êtes bien matinal, M. Chopart.

— Le travail n'attend pas !

— Point trop n'en faut, non plus.

— Vous avez bien raison, Mme Noilac. Donnez-moi donc votre sac, je le mettrai à la poubelle en passant.

— Vous êtes bien aimable, M. Chopart.

Bernard esquissa un sourire. Il avait improvisé sur deux répliques et ma foi, la partition s'en était trouvée comme embellie.

Il monta dans sa voiture en sifflotant.

— Chopart, un petit café ?

Bernard leva les yeux de l'écran de son ordinateur.

Girard, son collègue des ressources humaines, se tenait dans l'encadrement de la porte. Son visage affichait un sourire de connivence et lorsque leurs regards se croisèrent, il lui décocha un clin d'œil.

Bernard soupira mais sa réaction faisait partie du jeu.

— Si tu veux...

Bernard ôta ses lunettes et rajusta son nœud de cravate. Il se doutait que dans le couloir une demi-douzaine de stagiaires impeccablement vêtus, rasés ou maquillées, patientaient la main crispée sur leur porte-documents.

Girard se chargea des présentations.

— Bernard Chopart, notre chef comptable.

Ils allèrent jusqu'au bout du couloir.

Girard continua son numéro devant le distributeur de boissons. Bernard hésitait. Admiration, agacement, fierté, honte... Il n'arrivait pas à faire le tri. Et cette sensation désagréable lui rappelait sa femme. Et soudain, dans un flash qui l'étourdit, il comprit que c'était sa vie, ce qu'elle était devenue : une sensation désagréable.